

UN SOURIRE QUI MORD

Continuant la série des interviews des éditeurs de littérature enfantine et des livres pour la jeunesse, l'AFL a rencontré Christian BRUEL de la maison d'édition LE SOURIRE QUI MORD.

Le SOURIRE QUI MORD est une petite maison d'édition qui emploie quatre personnes chargées de la création et de la diffusion.

Depuis 1976, leurs productions s'inscrivent dans des actions militantes qui leur font accepter leurs salaires modestes.

Leurs créations s'inspirent de l'idée qu'ils se font de l'enfance et de l'œuvre littéraire.

Chaque album est le résultat d'un travail d'un an à un an et demi, qui comprend aussi bien la conception de l'histoire, la réalisation des images, que le va et vient incessant entre auteurs et lecteurs.

Les livres du SOURIRE QUI MORD, on trouve ça génial ou prétentieux, on n'y reste pas indifférent. Pas plus que les propos de Christian BRUEL, sur l'enfant, la littérature, le rôle de l'école...

Un sourire qui mord... c'est pas banal !

AFL : Christian BRUEL, les productions du Sourire qui Mord ont la réputation d'être originales : résultat d'un travail collectif, ce ne sont pas des livres pour enfants mais des livres à propos de l'enfance. Vous prétendez faire œuvre littéraire et non action pédagogique. Vous vous diffusez vous-mêmes.

Peut-on dire que votre démarche, paradoxale dans le monde de l'esprit, marque d'une différence les thèmes que vous traitez ?

SQM : Ce qui nous intéresse, dans une littérature accessible à l'enfance c'est de réduire la distance qui existe entre l'enfant tel qu'il est, tel qu'il croit qu'il est, tel qu'il sait qu'il est, tel qu'il n'ose pas penser qu'il est et l'enfant tel qu'il est représenté dans sa littérature.

En essayant de réduire cette distance, on met le doigt sur un statut un peu suspect de cette littérature de jeunesse, qui reste un domaine de ligue de vertu.

AFL : Cela veut-il dire qu'on pourrait aborder n'importe quel sujet avec des enfants ?

SQM : Il faut croire que oui. Pensez que beaucoup d'enfants ont vu un jour ou l'autre le vidéo clip de Mikaël JACKSON "Thriller".

Même en maternelle.

Là-dedans, il est question de morts-vivants, de cadavres qui perdent leurs bras, etc.

Je vous invite à réfléchir qu'il n'y a pas un livre de jeunesse qui oserait représenter le quart de ce type de choses.

Il y a encore des gens qui pensent que "Max et les Maxi monstres" ça fait peur aux enfants.

Tirages

15000 pour les plus importants

2000 pour le plus petit tirage

une moyenne de 7000

60000 exemplaires pour "Julie qui avait une ombre de garçon"

Diffusion

Au "Sourire qui mord" on pense qu'on ne serait plus sur le marché, si on avait confié notre diffusion à un gros diffuseur.

Un sourire qui mord... c'est séduisant ?

SQM : Quand on raconte des histoires dans lesquelles le vécu intime des enfants est conflictuel, quand on s'intéresse à l'identité sexuelle par exemple, il est certain qu'on trouble. Ceci dit, les tabous ce n'est ni notre flambeau, ni notre bataille.

AFL : **Avez-vous l'impression d'influencer un nouveau courant dans la littérature de jeunesse, pour qui, être original, consiste à parler de ce qu'on ne devrait pas ?**

SMQ : Les livres auxquels vous faites allusion, ont, à mon avis, un souci pédagogique. Nous sommes, nous, bec et ongles accrochés à l'épaisseur des personnages. Ce qui nous importe le plus c'est que les lecteurs, quel que soit leur âge, puissent conforter l'intime, puissent se trouver, face à un objet littéraire, en position de médiatiser des fantasmes, de les fixer dans une certaine forme.

C'est d'ailleurs la démarche générale du livre.

Quand le livre est trop provocateur, je me demande s'il ne sert pas de repoussoir. À cause justement de cette morale sous-jacente.

AFL : **Les représentations qu'on donne de l'enfant (obéissant, actif, rêveur, drôle, révolté) ont-elles toutes la même fonction : d'agir sur lui ?**

SQM : Je renvoie tout ça au bouquin de Marie-Josée CHOMBARD de LOWE (maître de recherche au CNRS) et qui s'appelle "L'enfance, monde autre". Elle y indique combien un système social a besoin de véhiculer des mythes d'enfance pour se sentir bien, se valoriser et avoir bonne conscience.

Collection à propos d'enfance

- Histoire de Julie qui avait une ombre de garçon
- Qui pleure
- Lison ou l'eau dormante
- La Manginoire
- Le cheval dans l'ombre
- Hôtel de l'ogre
- Jérémie du bord de mer

Collection plaisirs

- Les chatouilles
- Crapougneries
- Pour de rire
- On serait des grenouilles

Hors collection

- Il court, il court le Père Noël !

Collection théorique

- Imaginaire et pédagogie

Un sourire qui mord... qu'est-ce que ça veut dire ?

Parmi tous les modèles que vous venez d'évoquer, il y a aussi l'enfance comme monde autre,

l'enfance comme monde de la pureté qui peut être, quand il bascule, le monde de la révolte. Le monde ou le sauvage, l'asocial, fonctionnent comme exutoires.

AFL : On dit que vos livres sont difficiles à comprendre ?

SQM : Ça ne m'inquiète pas. Ce qui est important, dans la littérature, c'est la polysémie. Plus il y a d'hypothèses, plus on peut lire avec ce qu'on a derrière l'œil, comme dit l'autre. Pour nous, "comprendre" un livre, n'est pas l'objectif. D'ailleurs, qu'est-ce que veut dire "comprendre" ? De combien d'études sérieuses disposons-nous pour le savoir ? Personnellement, je ne sais pas ce que veut dire comprendre une œuvre littéraire en tant qu'adulte. Alors, exiger des enfants qu'ils comprennent, leur opposer la non-compréhension, me semble être une mauvaise démarche.

AFL : Comment accède-t-on à une œuvre, alors ?

SQM : Ce qui est premier, c'est l'accroche affective. On peut d'ailleurs viser très bas et provoquer artificiellement les accroches affectives. C'est évident et c'est dangereux. Il est manifeste que l'accès à l'œuvre ne passe pas prioritairement par la compréhension. Prenez la sculpture, prenez la peinture (surtout si elle est non-figurative), prenez la musique, c'est encore plus simple. Ce qui ne veut pas dire que l'éducation musicale ne soit pas nécessaire. Ça, c'est autre chose. Mais, aimer la musique, la vivre, vibrer avec elle, y trouver des émotions, des connections culturelles, ce n'est pas forcément la comprendre. La littérature, c'est pareil.

AFL : Le profit qu'un enfant peut tirer d'une lecture représente sans doute moins d'intérêt dans le présent qu'on ne peut en espérer pour la réussite future. Sous l'idée de compréhension, on pense acquisitions.

SQM : Je suis complètement d'accord avec ce que vous dites à l'AFL, sur l'oralisation et les mécanismes de contrôle. En littérature de jeunesse, l'usage pédagogique, qu'il soit scolaire, familial ou bibliothécaire est souvent un usage de contrôle. Ce qu'on prétend être la compréhension, c'est généralement la possibilité de verbaliser, de régurgiter et de gratifier le public médiateur, du sens. Et ça, ça me semble terriblement dangereux. Est-on toujours capable de verbaliser ses émotions ? Est-ce le critère déterminant ?

AFL : L'accès au sens, pour les très jeunes enfants, passe souvent par la parole adulte. Difficile alors pour eux, d'imaginer un autre sens.

SQM : Il y a toujours un climat psychoaffectif autour de la lecture et du très jeune enfant avec des aspects idéologiques louches, suspects. On peut très bien se retrouver avec une réduction de sens. Combien d'adultes, en effet, résistent au plaisir extrême de lire, d'entrée de jeu, le sens officiel. Les gosses, ensuite, vont réclamer ce sens officiel.

Que devient ce que Barthes et d'autres nous ont appris sur la lecture intime, sur les hypothèses multiples, interchangeable, superposées, s'enchaînant les unes aux autres, etc., et qui conduisent à l'extraction de son sens ?

AFL : Pourtant, on conseille fortement aux éducateurs de lire des histoires aux jeunes enfants. Et dans la joie !

SQM : Je ne suis pas sûr - c'est caricatural - que cette jouissance là ne nuise pas au comportement d'un vrai lecteur.

C'est une communion au sens religieux du terme sur le sens, mais le sens venant de l'adulte.

AFL : Mais enfin vos livres seraient-ils lus par les enfants sans le rôle de l'adulte ? N'avez-vous pas la réputation d'écrire pour une élite ?

SQM : Je suis horrifié quand des bibliothécaires me montrent, triomphantes la fiche vierge extraite d'un de nos livres en disant : "vous voyez, vos livres, ils ne sortent pas !" À chaque fois, je proteste en rétorquant qu'elles n'ont pas fait leur boulot.

Ça peut sembler orgueilleux, mais il se trouve aussi des bibliothèques où les fiches de nos livres sont noires.

Ça veut dire que ces bibliothécaires-là ont fait un travail d'éducateur. On ne peut pas forcer les livres à sortir.

AFL : Et le libre choix, alors ?

SQM : Le choix, ça s'éduque.

Tous les enfants n'ont pas les mêmes chances d'accéder aux livres dont ils ont besoin. Pour des raisons économiques, pour des raisons qui tiennent à l'enseignement de la lecture et au statut du lecteur, mais aussi, pour des raisons qui tiennent à l'image que les adultes se font de l'imaginaire enfantin. Ils ne sont pas prêts à faire une lecture à plusieurs niveaux.

Comment s'étonner que les enfants puissent passer à côté de lectures qui les intéresseraient.

Le club des Cinq et l'éducation du choix

Il est hors de question d'aller expliquer à des enfants que le Club des Cinq c'est de la mauvaise littérature.

Par contre, il faut les aider à décrypter le "Club des Cinq".

J'en lis avec eux.

Je prends les deux premiers chapitres d'un exemplaire qu'ils ne connaissent pas. Puis on s'arrête et on imagine la suite.

On développe quelques hypothèses fortes et structurées. On reprend la lecture : déception !

Leur imaginaire est cent fois plus riche que ce qu'ils lisent.

Ce type de travail, c'est l'éducation du choix.

C'est aux enfants de se trouver plus intelligents, plus créatifs que le livre qu'on leur propose.

AFL : Non seulement, il faut apprendre à lire, mais il faut apprendre à lire tous les livres ?

SQM : La lecture est active. Elle s'apprend dans les vrais livres.

Or, les vrais livres n'existent que s'il y a une identité culturelle, enracinement dans une culture.

ÉDUCATION DU CHOIX ? Un exemple

Imaginons l'élaboration d'une maquette d'un livre.

"Il était une fois, au bord de la mer, une petite fille qui avait un chapeau bleu."

À partir de ce texte, il est fréquent de voir les enfants, comme les adultes, proposer l'illustration redondante d'une petite fille au bord de la mer avec un chapeau bleu. Texte à gauche, illustration à droite.

Ça fait partie de l'éducation du choix de dire, qu'à ce texte-là, peut très bien correspondre l'image d'une vieille femme, sur une voie de chemin de fer, avec un chapeau bleu.

Dire alors : "ah ! oui elle serait folle",

ou alors : "dans cette famille, tout le monde aurait des chapeaux bleus" c'est se comporter en lecteurs.

Reste après à vérifier la fiabilité de toutes les hypothèses exprimées.

Avec ce genre de travail, les enfants attendront autre chose des livres. Leur exigence améliorera leur comportement de lecteur.

C'est bête comme chou !

L'école devrait être le lieu de ce genre de démocratisation d'accès aux livres.

AFL : On comprend alors que les enfants étrangers aient du mal à entrer dans un livre véhiculant une autre culture que la leur, mais on peut aussi s'en inquiéter du nombre important de traductions dans notre littérature.

SQM : Si encore il s'agissait de culture ! Je suis terrorisé par le côté accultuel de toute une partie de la littérature jeunesse. On se trouve, par exemple, avec des éditeurs japonais, qui, pour être certains de toucher d'emblée le marché international, suppriment les yeux bridés de leurs personnages.

C'est un peu caricatural, mais cette "culture mondiale" qui n'a plus de racines, marche.

Quelle responsabilité assumons-nous en tant que médiateur culturel ?

AFL : Ne craignez-vous pas qu'on vous reproche de revendiquer l'existence de livres ghetto, espèces de recueils culturels fermés, élitistes ?

SQM : Il s'agit de donner aux enfants des œuvres, des vrais livres. Personne n'envisagerait d'apprendre la menuiserie avec une scie en chocolat. De même, on ne peut pas apprendre la fonction de communication de rêve, de l'imaginaire, si les livres ne portent pas en eux ce type de déclencheur, de catalyseur au sens chimique du terme.

AFL : Lire, est-ce uniquement rencontrer des écrits sur lesquels on développe une technique ?

SQM : Rien n'est magique. Les gens qui savent lire ont appris. Ils savent surtout à quoi ça sert.

La littérature de fiction, dans les pratiques pédagogiques, ça ressemble au quart d'heure de poésie. C'est une espèce de pratique qui tombe du ciel comme un cheveu sur la soupe.

Il y a du boulot à faire !

AFL : Ne peut-on pas aussi faire confiance au rapport naturel qu'entretiennent les lecteurs avec des livres même si ceux-ci ne sont pas des œuvres ? Certaines lectures ont peut-être un rôle sécurisant ?

SQM : Sans aucun doute. Mais ce n'est pas parce que les lecteurs se sécurisent dans une certaine littérature qu'il faut les laisser à ce niveau, sous prétexte de respecter leurs besoins.

Ce serait démagogique et scandaleux.

La différence entre un bidasse KRONENBOURG dans un train de nuit et moi, c'est que même si on lit tous les deux SAS, on en a des lectures différentes. J'ai, moi, la chance de lire autre chose.

J'ai eu une éducation littéraire.

L'école devrait assurer ce type de formation.

Non-lecteurs et... sourire qui mord

AFL : **Éduquer le choix c'est agir sur le nombre des non-lecteurs, mais ne faut-il pas aussi produire de nouveaux écrits moins excluants ?**

SQM : Je suis de ceux qui croient qu'on devient meilleur lecteur quand on s'est trouvé en position de créer soi-même un bouquin ou une maquette ou un squelette de livre.

C'est une pratique pédagogique utile aussi bien aux enfants qu'aux adultes.

AFL : **On peut être enfant et écrivain ?**

SQM : Quand des enfants se sont confrontés à ces pratiques, il ne s'agit pas de dire que tous sont écrivains. C'est démagogique. Il suffit de montrer que ces pratiques-là ont des clés et qu'elles ne relèvent pas de la magie.

Un écrivain ne se met pas devant sa feuille de papier pour écrire automatiquement.

Il y a tout un travail intérieur, tout un travail culturel, un désir de dire qui s'apprend.

AFL : **Justement, si ce sont toujours les gens de la même couche sociale qui écrivent, le travail culturel risque de se faire sur des valeurs très étrangères à ceux qui n'appartiennent pas à leur catégorie sociale.**

Devront-ils, pour lire, renier leur propre culture si celle-ci n'est représentée par aucun écrit ?

SQM : Vous partez du constat qu'un pourcentage infime de la population produit des livres à l'usage exclusif (d'un point de vue idéologique), d'un pourcentage infime de la population.

Pour jouir de cette production, il faudrait faire l'économie de sa culture d'origine, fut-elle prolétarienne pour accéder aux valeurs dominantes, bourgeoises, etc.

C'est une analyse qui se défend.

C'est vrai qu'il y a une imprégnation culturelle qui passe par l'acceptation de ces valeurs, je ne le conteste pas.

Mais on ne peut réduire toute l'interaction entre les producteurs d'objets culturels et les lecteurs uniquement à ça.

Pour la bonne raison, que les objets culturels sont différents. Il y en a qui invitent à la polysémie, Il y en a qui invitent à l'interrogation, il y en a qui invitent à la fonction de miroir de l'autre. Il y en a qui invitent à l'acte.

C'est quand même drôlement important.

Je suis moi-même, comme on dit, d'extraction prolétarienne. J'ai dû intégrer des valeurs.

Pourtant, j'ai du mal à avoir cet esprit manichéen.

J'essaye d'être un peu plus dialectique et de tenir compte de la "chance" que possède quelqu'un, qui, à un moment dans son existence s'est trouvé en position de pouvoir développer

des pratiques imaginaires.

AFL : Ne pas lire, ça ne peut pas être un choix ? C'est forcément une malchance, un échec ?

SQM : La lecture est associée au pouvoir. Il y aurait une grande démagogie à laisser entendre qu'avec l'ordinateur d'un côté et l'image de l'autre, les gens s'en sortiraient toujours.

Le pouvoir appartient ceux qui maîtrisent l'écrit.

C'est évident, comme vous le dites à l'AFL, que le degré de démocratie d'un pays se mesure à son nombre de lecteurs.

Ces fantasmes d'échec, on les a tous par rapport à la lecture, y compris quand on est lecteur.

Regardez l'expression des gens quand on leur montre un gros livre, écrit en petits caractères, avec un titre un peu pompeux.

La peur existe de ne pas comprendre, d'avoir peur.

Comment des gosses, pour qui la lecture est synonyme de réussite scolaire, pourraient ne pas se sentir inférieurs quand ils ne lisent pas ?

AFL : En les aidant à exprimer les raisons de leur refus de lire, leur situation découlerait alors d'une décision, ce qui est plus ouvert...

SQM : Je ne sais plus qui disait ça, récemment : un vrai lecteur est celui qui sait pourquoi il refuse. Celui qui peut dire "ce documentaire est mauvais" a une pratique de lecture. Il a distancié. Il sait ce qu'il cherchait. Il a fait plus que des hypothèses.

Il cherchait plus que des réponses.

Et ça, qui le dit aux enfants ? Il faut pourtant leur dire. Les droits n'ont pas de puissance magique. Il n'y a pas adéquation automatique entre l'écran et sa capacité à ingurgiter.

Le sourire qui mord...

...à livres ouverts...

AFL : On dit aussi qu'un vrai lecteur a un but quand il lit. Peut-on dire que vos lecteurs sont à la recherche de la résolution de certains de leurs problèmes? L'œuvre littéraire a-t-elle une fonction thérapeutique ?

SQM : Je ne nie pas qu'elle puisse en avoir une, mais ce n'est pas son but. Il s'agit de présenter des personnages, des fictions, des dramaturgies, des articulations de textes, et d'images qui peuvent créer des sens. L'œuvre ne ressemble ni de près, ni de loin, à un tract ou à un manuel.

Par contre, si la mise à plat du conflit des problématiques engendrées par le système social, ne doit pas être la trame essentielle du bouquin, elle ne doit pas être bannie de la littérature de jeunesse.

AFL : Les livres ne peuvent que mettre en évidence des problèmes ? Ne peuvent-ils pas en créer ?

SQM : Non. Les problèmes sont dans la tête des enfants, dans le système social, dans la relation triangulaire. Ils ne sont pas dans le bouquin.

Rien ne m'irrite davantage qu'une littérature qui serait là pour faire passer la pilule, pour résoudre tel ou tel type de problèmes. Ça existe des livres comme ça.

AFL : Oui, et on pourrait croire que les vôtres en font partie dans la mesure où chaque livre traite d'un thème différent: l'identité sexuelle, le divorce, les larmes...

SQM : Je me bats contre la littérature "ad hoc" faite pour qu'il y ait des thèmes dans nos livres, c'est sans doute beaucoup plus vrai pour les premiers.

Les thèmes du corps dans **Les Chatouilles** ou le thème des crottes de nez ou des petits interdits intimes de **Crapougneries** sont quand même très très larges.

AFL : Quel est le thème de "Jérémie au bord de la mer" ?

SQM : Même si vous dites que c'est un travail sur les fantasmes de paternité ou de maternité chez les garçons, ce qui est un thème très général, c'est beaucoup plus un travail sur l'imaginaire.

Prenez "L'hôtel de l'ogre" je ne vois pas non plus.

AFL : "Lison et l'eau dormante" est-ce un livre destiné à dédramatiser le divorce vécu par des enfants ?

SQM : Il y a un contre-sens sur ce livre. Ce n'est pas un livre sur le divorce. Il n'y a rien qui me fasse plus mal au ventre que des livres qui pourraient être remboursés par la Sécurité Sociale. Ce n'est pas du tout la fonction de la littérature.

Dans **Lison et l'eau dormante**, on ne conseille pas aux filles de partir avec leur mère dans une situation de conflit avec le père, comme on a essayé de nous le faire dire.

À aucun moment, la petite fille dont on raconte l'histoire, ne dit que ses parents ne s'aiment plus.

C'est justement le grand tabou.

Elle n'ose pas se l'avouer.

Elle ne peut pas se l'avouer alors que ses parents font semblant de rien, pour son bien à elle.

On a raconté une fiction sur : « Qu'est-ce que je vivrai bien dans une situation beaucoup moins étouffante, moins cotonneuse quitte à ce que ça soit plus dramatique »

AFL : Et pour "Julie qui avait une ombre de garçon" ?

SQM : Mais qu'est-ce que ça raconte "Julie" ? C'est l'histoire d'une petite fille qui prend conscience des différences entre la norme et son identité sexuelle réelle... et qui va décider d'assurer ça. On ne peut pas nous faire le reproche d'avoir eu un discours pédagogique qui peut être réduit à un traité de savoir-vivre.

AFL : Cela veut-il dire que vous n'avez pas d'idée quand vous vous lancez dans la conception d'un livre ?

SQM : Absolument. L'histoire n'est pas préexistante. On travaille au fur et à mesure une mise en place de l'image et du texte.

Prenez le cas de "La Manginoire". C'est le seul livre, à ma connaissance, dans la littérature enfantine qui démarre sur une grève d'occupation. Il fallait que la mère ne soit plus au foyer pour des raisons qui tiennent à la structure du récit.

Habituellement, dans la littérature enfantine, quand la mère n'est plus au foyer, soit elle est morte, soit elle accouche ce qui est la maladie des femmes dans les livres de jeunesse.

Pour un tas de raisons, y compris de logique, on a refusé ça.

Elle pouvait aussi être partie avec quelqu'un.

Mais ça ne pouvait pas être le déclencheur d'un livre sur la bouffe.

C'est par un travail de gestation qu'on s'est dit : "mais pourquoi elle serait pas absente pour son boulot ?"

Et crac ! Elle devenait ingénieur, partie surveiller au Mali la construction d'un barrage... je caricature.

Enfin, on s'est dit : "c'est débile ! Quel type de résistances avons-nous dans la tête, pour faire que ce ne soit pas une ouvrière qui soit en grève dans son usine."

Ça nous a permis de situer ce personnage dans un milieu d'HLM avec la circulation, à proximité de deux autres femmes qui, elles, sont restées au foyer.

AFL : Vous vous approchez progressivement vers ce qui sera le livre. Vous le découvrez au fur et à mesure ?

SQM : Exactement. C'est un souci qu'on a.

De même, le souci de représentation du Beau. Pourquoi les enfants, dans les livres de jeunesse, sont, soit beaux, prodigieusement beaux, soit caricaturaux, et alors leur laideur devient le problème du livre !

AFL : Vous en avez des vilains, vous ?

SQM : Antoine, dans "La Manginoire" n'est pas un modèle de beauté. Il a les oreilles décollées, il est habillé torchon, il est coiffé avec un pétard.

En silhouette, il n'est pas franchement à la mode.

AFL : Et quand vous parlez du Père Noël aux enfants, qu'est-ce que vous essayez de faire de cette représentation là ?

SQM : Les mythes sont toujours affadis quand ils sont mis au contact de l'enfant. Prenez le dragon par exemple.

Entre ceux des Contes et Casimir, il y a un sacré mouvement d'affadissement du mythe.

Pour le Père Noël, même combat.

Quand il est né, en 1846 ou 1865 aux États-Unis, le Père Noël était un gnome avec sa houppelande etc. ...mais il était aussi le Père Fouettard. Il avait cette bivalence.

Elle a disparu. Elle s'est progressivement atténuée.

On se retrouve maintenant avec un Père Noël rondouillard, Disneyen, aux grosses joues, genre papa gâteau. Le mythe s'effiloche. Je crois que c'est une mauvaise opération. Ce n'est pas pour légitimer "Il court, il court le Père Noël" qui est un livre qui a aussi des défauts, mais il nous a semblé tonique de ce point de vue là. À la fois, il disait : "le mythe existe, on en a besoin, et en même temps, il est complètement lessivé, passé au laminoir avec humour et avec distanciation, sans arrêt".

C'est pourquoi il nous a emballé.

AFL : Même si vous déclarez écrire à propos d'enfance, tenez- vous compte des enfants dans vos créations ?

SQM : On va au contact des enfants, on leur raconte des histoires, on réagit avec eux. On produit des histoires parallèles, superposées, mais en aucun cas, on ne fait du testing. Si une image, si une séquence a été mal comprise, c'est pas statistiquement qu'on la révisé.

On ne se dit pas : "puisque 63% des enfants n'ont pas compris cette image, l'image est

mauvaise".

On garde notre liberté de créateurs.

AFL : Vous vous imprégnez des réactions du public. Mais alors comment les réinvestissez-vous ?

SQM : Par exemple, quand on a fait "**Qui pleure**", on avait un discours un peu samaritain : "on a raison de pleurer" et "comment se fait-il que, depuis que les larmes baignent l'enfance, il n'y ait pas seul livre qui traite majoritairement du problème des larmes ?"

On est allé au-devant des enfants avec ce type de discours : "On sait que vous pleurez, nous aussi nous pleurons. C'est un droit et personne ne peut dire. Oh ! il pleure comme une fille, la pisseuse, etc."

Discours militant, sympathique, BCBG.

On va voir des enfants avec une enquête.

"Chez toi, qui est-ce qui pleure et pourquoi on pleure ?"

Résultat :

1) C'est toujours l'autre, c'est rarement soi, c'est ma sœur en général.

2) Pourquoi ? Pour des bonnes raisons. Soit parce qu'on a été battu, soit parce qu'on s'est coincé le doigt dans une porte, soit parce qu'on épluche des oignons. Le papa et pleure parce que le bébé a été écrasé par un camion, etc.

On s'est rendu compte qu'il y avait un livre blanc des larmes.

Une gamine nous raconte que chez elle, c'était tout petit. Vrai ou pas, peu importe. "Ma mère pleure parce qu'elle ne veut pas se déshabiller devant nous. Un jour, mon père est rentré, il a allumé, il laissait la main sur la lumière et maman criait - éteins ! éteins ! - papa, il a pas voulu éteindre".

D'après ce qu'on a compris le père était ivre.

On s'est demandé si on avait le droit d'écrire en court-circuitant le drame.

Les bonnes raisons qu'on avait de déclencher les larmes, n'intéressaient pas les enfants. Ils ne s'y retrouvaient pas.

On a réintroduit le drame.

AFL : Alors qu'on ne cesse de crier que les enfants ne lisent plus, que l'édition va mal, vous tenez bon, contre vents et marées, vous persistez. Qu'est-ce qui justifie tant d'opiniâtreté ? Pourquoi écrivez-vous ? Avez-vous, comme on dit, trouvé un créneau ? Qu'est-ce qui se cache derrière votre sourire ? Qui voulez-vous mordre ?

SQM : J'ai fait des études de psychologie, de sociologie, de linguistique. Je refuse, cependant, d'avancer derrière l'étiquette psy.

Il se trouve que les hasards de l'existence m'ont amené à ce boulot-là.

Une passion littéraire, un type de rapports aux enfants un petit peu différent du rapport dominant dans le monde de l'édition m'ont conduit là, c'est sûr.

AFL : Vous n'écrivez pas pour que, plus tard, les enfants aient le goût de lire ?

SQM : Non, j'écris par orgueil, par vanité, par jalousie.

Quand on écrit, on se situe, on se gratifie.

Ma démarche est globale, mon opiniâtreté à me tenir à des choix est tenace.

Christian BRUEL - Yvonne CHENOUF